



[Visualiser l'article](#)

## Théâtre : Robyn Orlin dédouble « Les Bonnes » de Jean Genet

Au Théâtre de la Bastille à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, la chorégraphe sud-africaine revisite la pièce créée en 1947, en y intégrant de la vidéo.



Maxime Tshibangu dans « Les Bonnes », de Jean Genet, dans une mise en scène de Robyn Orlin. JÉRÔME SERON

La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin avait 16 ans lorsqu'elle découvrit à Johannesburg la pièce *Les Bonnes*, créée en 1947 par Jean Genet. Choquée, elle se demanda pour quelles raisons les deux domestiques n'y étaient pas noires. Logique : dans son pays, les bonnes le sont, et les patrons, non. Aujourd'hui, à 64 ans, pour sa première mise en scène de théâtre depuis ses débuts dans les années 1980, Orlin décide de s'attaquer aux *Bonnes* en ravivant ce souvenir de jeunesse.

Dans l'adaptation vidéo-théâtrale qu'elle présente jusqu'au 15 novembre, au Théâtre de la Bastille, à Paris, à l'enseigne du Festival d'automne, elle règle donc la question en plongeant aussi à la source de l'œuvre de Genet qui écrit à l'origine la pièce pour des hommes. Elle choisit les comédiens noirs Maxime Tshibangu



[Visualiser l'article](#)

et Arnold Mensah pour interpréter les bonnes Solange et Claire, et un acteur blanc, Andréas Goupil, pour Madame, donnant un tour de vis supplémentaire au nœud de la haine sociale entre les deux sœurs et leur patronne.

Le parti pris de Robyn Orlin, exacerbé par le travestissement des personnages, enclenche à fond la pédale du jeu de rôles et du déguisement qui est au cœur de l'œuvre de Genet. Il attise les problématiques de la race, du genre, de la classe sociale, de la domination et de l'asservissement, ainsi que celui de la confusion identitaire qui transpercent Solange (l'aînée) et Claire (la cadette), happées dans une spirale d'amour-haine : elles empruntent régulièrement les robes de leur patronne pour se lâcher dans une « cérémonie » au goût violent d'exorcisme où elles ravivent leur désir de tuer Madame.

#### Hystérisation théâtrale

L'hystérisation théâtrale, pas loin de la caricature en particulier lorsque les bonnes imitent leur patronne, fait monter une vague de transe pulsée par la musique électro anxiogène d'Arnaud Sallé. Elle culmine dans la mort pour de vrai de Claire, qui avale la tasse de tilleul empoisonnée destinée à sa patronne. Suicide, sacrifice, coup de folie, le dédoublement ludique bascule dans le réel pour le pire. Jouer Madame revient finalement à choisir de mourir à sa place. Pour stopper son emprise ? Se libérer enfin ? Mieux la supprimer ? Le tragique de ce piège vénéneux éclate dans une envolée visuelle psychédélique comme un trip hallucinatoire.

Ce processus engendre un registre théâtral et cinématographique qui jongle entre la présence en chair et en os des comédiens et leurs images vidéo

La veine vidéo-spectacle, que Robyn Orlin complexifie avec finesse dans ses pièces, se déploie ici dans un nouveau registre. Sur des images, projetées en fond de scène, du film *The Maids*, réalisé en 1975 par Christopher Miles avec Glenda Jackson, Susannah York et Vivien Merchant, Orlin incruste en direct et avec brio les silhouettes de son trio. Le décor est bourgeois et kitsch, sur lequel éclate le vert pétant des tenues de sport des domestiques. Cette esthétique proche d'un roman-photo crée un hiatus qui fait encore plus grincer le décalage des servantes toujours en représentation qu'elles endossent les fringues de Madame ou soient elles-mêmes.

Concrètement, ce processus engendre un registre théâtral et cinématographique qui jongle entre la présence en chair et en os des comédiens et leurs images vidéo. L'impression d'observer un tournage en train de se faire avec des déplacements limités des interprètes pour se glisser dans le décor virtuel ne manque pas d'intérêt. Le regard joue au ping-pong entre les acteurs le plus souvent de dos pour être saisis par la caméra et leurs prestations de face sur l'écran comme s'ils se regardaient dans un miroir. Ces dédoublements en cascade sont raccord avec celui vécu intimement par les bonnes que cette version de Robyn Orlin potentialise avec force.